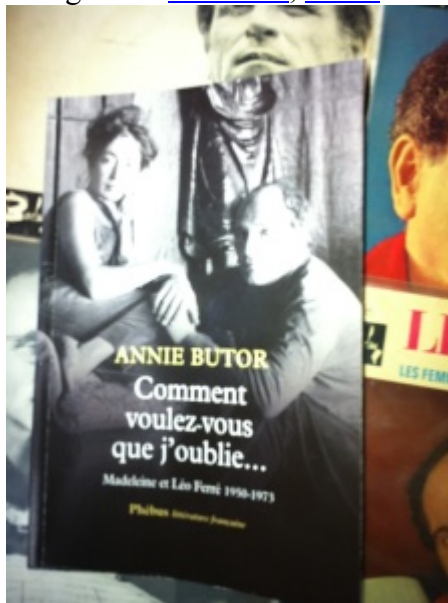


Léo, Madeleine et Annie - Un livre, des disques.

Publié le 11 Septembre 2013 par disch

Catégories : [#chanson](#), [#livre](#)



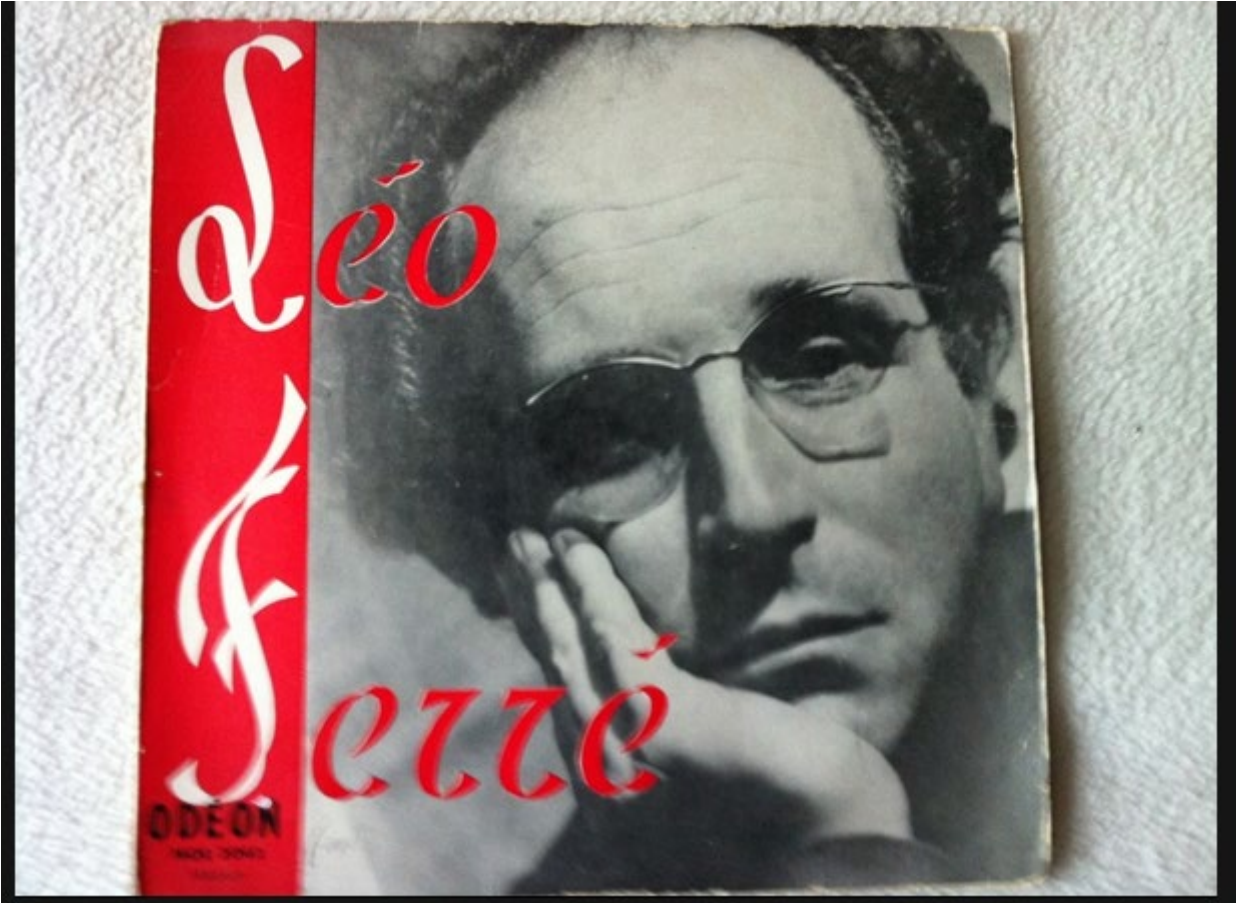
Léo Ferré garde l'étrange privilège des grands artistes contemporains de trainer dans son sillage nombre de personnes plus ou moins proches, l'ayant plus ou moins connu qui ne le lassent pas de raconter leur "*Léo*". Excédée par des biographies et témoignages qui ne reflétaient pas son existence, **Annie Butor**, la belle-fille du chanteur qui l'a accompagné aux côtés de **Madeleine** sa deuxième femme de 1950 à 1968 (de 5 à 23 ans) a décidé à son tour de prendre la plume et de raconter sa version de son enfance et de son adolescence au sein de ce singulier trio.

Dix-huit ans pour passer de la galère de la vie d'artiste à la gloire et aux excès, dix-huit années de rencontres, d'amitiés et de presque autant de déchirements, dix-huit ans écartelés entre Paris et les résidences secondaires du couple, véritables personnages à part entière qui restent associés à des souvenirs aussi tendres que tragiques suivant les lieux. Dix-huit ans enfin, au milieu d'une incroyable ménagerie, de leurs nombreux chiens jusqu'à inénarrable **Pépée**, le chimpanzé, l'enfant-roi du couple qu'il allait bientôt détruire de ces mains larges comme des battoirs. Par son aspect excessif, burlesque et éminemment cinématographique (on paierait cher pour avoir les images de la femme du monde pomponnée, venue voir l'artiste du village,

déshabillée par un assaut éclair de l'animal), l'issue du récit et les fracas de la rupture éclipsent presque la description tendre et touchante d'un beau-père aimant par sa belle-fille qui précède.

Les disques de cette époque, reflètent ce bonheur partagé. Léo Ferré y semble timide, bigleux, pas photogénique pour un sou, hésitant mais heureux.









La rupture douloureuse entre **Léo** et **Madeleine** aura sans doute été à la hauteur de leur passion, et il semble que le chanteur s'acharnera ensuite à dénigrer son ex-femme à défaut de pouvoir l'oublier avec la même hardeur qu'il l'adorait auparavant. Cette profonde blessure se ressent aujourd'hui encore, puisqu'au détour d'un article dans *Gala* (?), son fils (et ayant-droit) **Mathieu** en arrive à glisser des remarques aussi futiles que "*Mais ma mère est la seule dont il cite le prénom dans ses chansons*" qui en disent long sur l'état d'esprit qui règne entre les deux "*familles*" de l'artiste.



Heureusement, il est aussi possible de ne pas se contenter de ceux qui parlent à la place des morts et de profiter des vraies paroles du chanteur sur ces différentes périodes de sa vie. Au sein du disque "*La langue Française*" paru en 1962, **Ferré**, ne rechigne pas à dévoiler une partie de sa vie de famille, de sa profonde tendresse envers **Annie** de son amour pour **Pépée**, leur "*deuxième fille*" alors encore enfant a priori et des projets ambitieux et ubuesques qu'il avait alors pour elle. Et si effectivement, il n'y cite pas le nom de **Madeleine**, la chanson "*Ca t'va*" vaut toutes les déclarations d'amour et d'abandon du monde.



fait le marche et m'en revient chaque jour avec un panier de légumes et de fruits. Madeleine c'est un peu Balzac accoudé à l'étal du marchand de primeurs ou tapi dans le coin d'une rame métropolitaine à scruter l'inscrutable. Quand elle rentre, les bras émerveillés de victuailles et les yeux remplis d'images, elle m'appelle, me sert le porto, s'allume une cigarette et pendant que Pépée ou les chiens font l'inventaire du sac à provisions, elle fait l'inventaire de son sac à malices. Je suis alors transporté dans la rue, piqué dans les vitrines, enroulé autour de la « dame aux chats » :

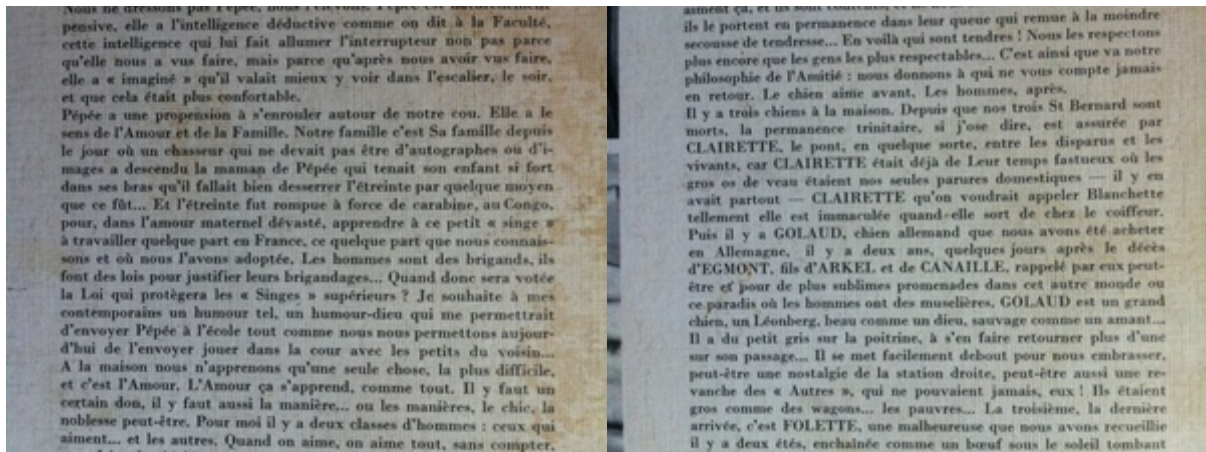
— Tu sais, Moïse, le matou de la Toussaint, s'est fait écraser dans la rue de Chartres. Je te jure, cette femme, c'est une chatte ! Elle m'a parlé de lui en se lustrant les oreilles comme quand il va pleuvoir...

— Je t'ai acheté du parmesan chez les « méchants ».

Les « méchants » sont des épiciers très gentils. Mais, où que nous allions, il y aura toujours pour Madeleine les « méchants » et les « gentils », cela dépend de la couleur du magasin, de son emplacement, de son humeur à elle aussi. A vivre avec Madeleine, il y faut un Larousse mobile, perpétuellement à jour, à son jour, et pour qui ne la connaît pas, son langage est des plus variables et par là même déroutant. Moi, nous tous avons un interprète dans le cœur car la langue de Madeleine est comme celle des poètes, il faut Savoir, il faut être dans le coup. Même quand elle ne parle pas, on la comprend. Il faut dire que nous connaissons aussi le langage des yeux, et ceux de Madeleine sont bavards comme il n'est pas possible de l'être. Je m'arrête et je pourrais écrire un livre sur elle, mais cela, je pense,

pas à psalmodier le plus joli mot de notre langue et qui fait rêver et frémir les femmes depuis qu'il y a des hommes sur terre et qui croient s'aimer... Les extraits de cette fade littérature qu'Annie me soumet de temps à autre n'ont même pas la valeur d'un document, elle le sait bien d'ailleurs, et je crois qu'elle conserve ces lettres avec la foi naïve d'un archiviste... ces contrôleurs du temps passé, ces mètres de la mélancolie...

Pépée est notre seconde fille... Non pas une erreur de jeunesse, peut-être une erreur d'aiguillage, car si nous ne marchons pas sur les sentiers battus, nous marchons toujours en marge, et sur l'une de ces marges, il y a quelques mois, il y avait Pépée, une petite de chimpanzé. Les gens qui ne savent pas et les manuels de zoologie disent « singe ». A la maison on s'abstient de toute appellation, qu'elle soit contrôlée par de savants ethnologues ou par des chroniqueurs de journaux ou de télévision, appellations qui ne sont en définitive que des têtes de chapitres pour gens peu informés, si peu d'ailleurs qu'on en arrive à des mots comme « singe », « juif », « arabe », « nègre », ces mots qui font le racisme et l'intolérance. Nous sommes tellement racistes que Pépée dort avec nous et tellement intolérants que nous ne tolérons pas qu'on dise d'elle qu'elle est un « singe ». Pour nous c'est un être particulièrement méconnu, et d'abord des spécialistes, des psychologues à la petite revue qui vont étudier les « singes » au laboratoire, qui leur « soumettent » des tests, avec le

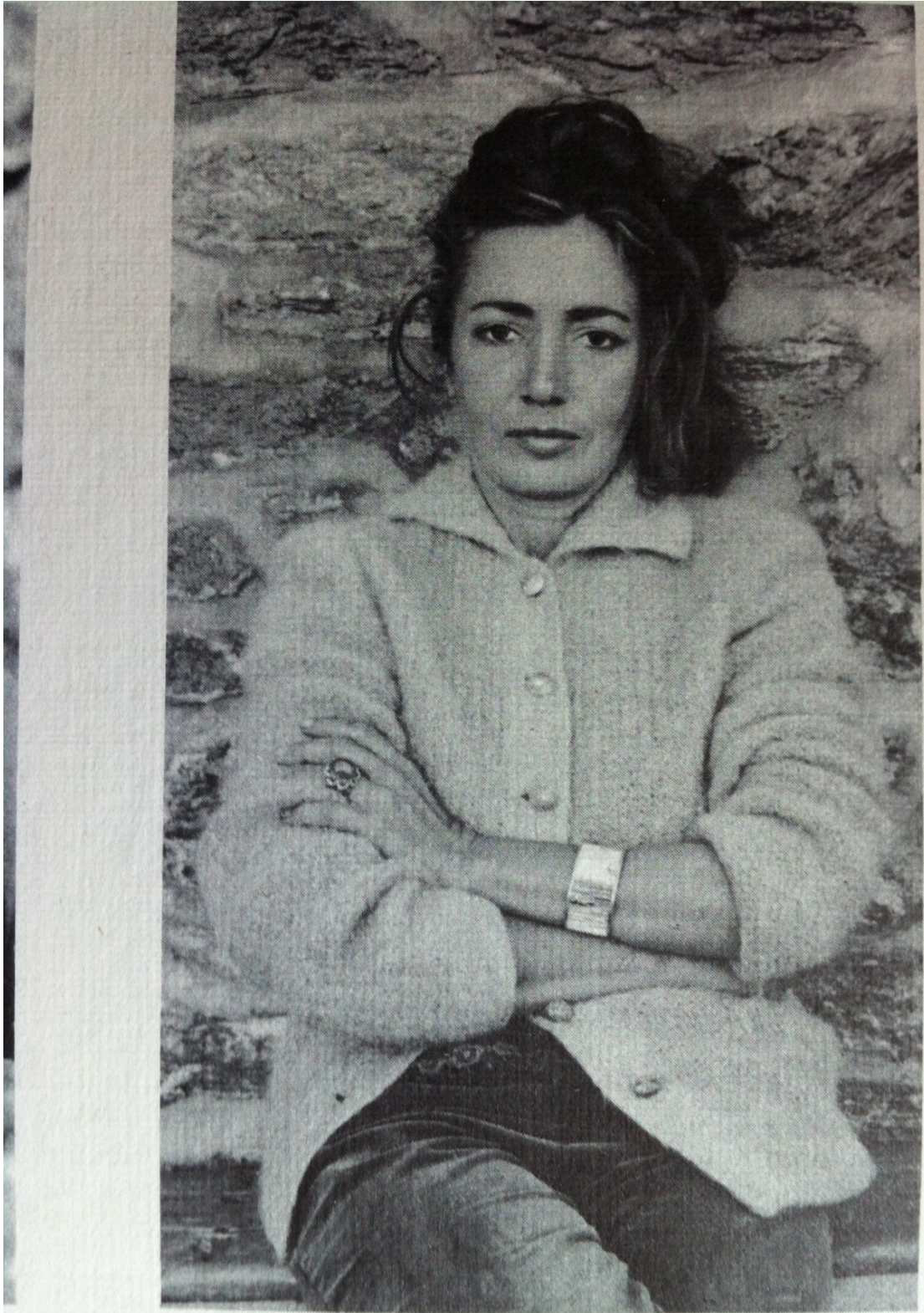


Ça m' va
Qu'on puisse dire un jour
"Et quant à l'amour
Il n'a aimé qu'elle..."

Le contraste s'avère d'autant plus saisissant quand après tant de témoignages d'amour heureux, on se heurte à la gueule de **Ferré** en gros plan en façade de "*La Solitude*". En quelques années, tout a changé. Le mec a pris vingt piges dans les dents du bonheur et les rictus ont remplacé les grimaces. Malheureusement, ayant déserté le domicile familial, **Annie Butor** ne peut éclairer de son vécu ces années de déroute qui ont aussi enfanté "*Amour Anarchie*", autre chef d'œuvre absolu. **Ferré** laisse l'incroyable impression de se nourrir à présent de la haine de **Madeleine** pour avancer, et comble de la création, c'est encore elle qui lui donnera ainsi "*Avec le Temps*", chanson de désespoir et de résignation qu'il n'a cessé de dénigrer ensuite, allant jusqu'à demander qu'on ne l'applaudisse plus en spectacle. On le découvre alors mesquin, procédurier, aigri et jouant de la provocation comme d'un instrument. Objet du délit par excellence, **Pépée** (qui a été abattue sur demande de Madeleine car devenue ingérable suite à une blessure) entre au Panthéon **Ferré** en chanson. C'est elle aussi qui aura eu la peau du couple. En l'aimant comme une fille et en l'élevant avec cet amour comme seule règle, **Ferré** a fait de la femelle chimpanzé sa maîtresse. Ironiquement plus anarchiste et jouisseuse que le chanteur anarchiste et jouisseur, à force de caprices et de casse, elle fait du château familial du Lot son domaine, jusqu'à en exclure de fait sa famille adoptive, jusqu'à rendre à **Annie Butor** inécoutable la chanson qui lui est dédiée.



Évidemment subjectif, "*Comment voulez-vous que j'oublie ?*" se lit comme le témoignage d'une histoire d'art et d'amour exclusive à en devenir destructrice. C'est aussi l'hommage d'une fille envers une mère qui restera pour l'éternité la femme de, mais garde une aura fascinante qui irradie à travers les photos de l'époque.



ÇA T'VA " Tes cheveux en vrac



Partager cet article

[0 Enregistrer](#)

[Repost 0](#)

Je fais ma vie comme on fait l'amour : toujours au bord du sacrifice sans jamais y sombrer, libre, merveilleusement libre, et tâchant de garantir leur bonheur aux gens, aux bêtes et aux choses qui vivent avec moi.

Mon intendance est dans les bras de Madeleine, ma femme, mon ange, ma lumière. Elle s'occupe de tout, oui de tout, et de l'impondérable, de l'imaginaire confort, du charme domestique aussi. Elle fait le marché et m'en revient chaque fois avec un carnet oral de comédie humaine. Madeleine c'est un peu Balzac accoudé à l'étal du marchand de primeurs ou tapi dans le coin d'une rame métropolitaine à scruter l'inscrutable. Quand elle rentre, les bras émerveillés de victuailles et les yeux remplis d'images, elle m'appelle, me sert le porto, s'allume une cigarette et pendant que Pépée ou les chiens font l'inventaire du sac à provisions, elle fait l'inventaire de son sac à malices. Je suis alors transporté dans la rue, piqué dans les vitrines, enroulé autour de la « dame aux chuts » :

— Tu sais, Moïse, le matou de la Toussaint, s'est fait écraser dans la rue de Chartres. Je te jure, cette femme, c'est une chatte ! Elle m'a parlé de lui en se lustrant les oreilles comme quand il va pleuvoir...

— Je t'ai acheté du parmesan chez les « méchants ».

Les « méchants » sont des épiciers très gentils. Mais, où que nous allions, il y aura toujours pour Madeleine les « méchants » et les « gentils », cela dépend de la couleur du magasin, de son emplacement, de son humeur à elle aussi. A vivre avec Madeleine, il y faut un Larousse mobile, perpétuellement à jour, à son jour, et pour qui ne la connaît pas, son langage est des plus variables et par là même déroutant. Moi, nous tous avons un interprète dans le cœur car la langue de Madeleine est comme celle des poètes, il faut Savoir, il faut être dans le coup. Même quand elle ne parle pas, on la comprend. Il faut dire que nous connaissons aussi le langage des yeux, et ceux de Madeleine sont bavards comme il n'est pas possible de l'être. Je m'arrête et je pourrais écrire un livre sur elle, mais cela, je pense, la livrerait aux curieux et aux incrédules... Mais moi, j'ai la foi, pas celle qu'on sait, l'autre, celle de l'Amour. Je crois en Madeleine. Annie, c'est ma fille, notre fille, celle pour qui nous avons vécu tassés depuis des années dans la Tribu Ferré, courte tribu, mais bonne au fond et secrète, secrète comme Annie, gentille petite, dix-huit ans, intelligente et étudiante à la Sorbonne en attendant de prendre le bon train de la vie, à la meilleure heure, le train bleu, si possible !

Annie est très intuitive, sauf quand il s'agit de ses problèmes de femme. Alors elle nage et me demande le secret de la manœuvre. Elle a très confiance en moi et en sa mère. Souvent, à son propos, j'ai l'inquiétude du chef, la seule qui compte pour un homme, celle de se tromper. Il est difficile d'élever un enfant car on ne sait jamais quand il cesse d'être un enfant.

Annie n'a pas encore reçu une belle lettre d'amour. Elle reçoit des lettres de comptable ou à peu près, à croire que les jeunes gens qu'il lui arrive de rencontrer ont le Verbe si court qu'ils n'arrivent même pas à psalmodier le plus joli mot de notre langue et qui fait rêver et frémir les femmes depuis qu'il y a des hommes sur terre et qui croient s'aimer... Les extraits de cette fade littérature qu'Annie me soumet de temps à autre n'ont même pas la valeur d'un document, elle le sait bien d'ailleurs, et je crois qu'elle conserve ces lettres avec la foi naïve d'un archiviste... ces contrôleurs du temps passé, ces mètres de la mélancolie...

Pépée est notre seconde fille... Non pas une erreur de jeunesse, peut-être une erreur d'aiguillage, car si nous ne marchons pas sur les sentiers battus, nous marchons toujours en marge, et sur l'une de ces marges, il y a quelques mois, il y avait Pépée, une petite de chimpanzé. Les gens qui ne savent pas et les manuels de zoologie disent « singe ». A la maison on s'abstient de toute appellation, qu'elle soit contrôlée par de savants ethnologues ou par des chroniqueurs de journaux ou de télévision, appellations qui ne sont en définitive que des têtes de chapitres pour gens peu informés, si peu d'ailleurs qu'on en arrive à des mots comme « singe », « juif », « arabe », « nègre », ces mots qui font le racisme et l'intolérance. Nous sommes tellement racistes que Pépée dort avec nous et tellement intolérants que nous ne tolérons pas qu'on dise d'elle qu'elle est un « singe ». Pour nous c'est un être particulièrement méconnu, et d'abord des spécialistes, des psychologues à la petite revue qui vont étudier les « singes » au laboratoire, qui leur « soumettent » des tests, avec le « clicat » derrière des barreaux.

Pépée vit libre, comme nous, avec nous. Elle mange ce qu'elle veut y compris les crayons de couleur, tout comme un enfant qui fait des bêtises dès qu'on a le dos tourné. Le matin elle va « aux toilettes » toute seule, avec un sens accablant de certaines liturgies intimes, comme chez l'homme, et qui la fait aller du premierement au deuxième et enfin au troisième...

Il y a des gens qui font une drôle de tête en voyant Pépée, il y en a

d'autres qui s'émerveillent et qui entrent dans le jeu tout de suite... Les catégories sont faciles à établir, je veux dire les catégories d'humains. Il y a ceux qui disent « c'est gênant » — ceux-là doivent avoir la terreur des miroirs — il y a ceux qui disent « Oh mon Dieu, ça doit être méchant » et ceux « Mais dites donc, quels dégâts elle doit vous faire » et ceux qui tournent la tête, et ceux qui en mangeraient, peut-être... des anthropophages... car, bien entendu, Pépée est un anthropophage...

Nous ne dressons pas Pépée, nous l'élevons. Pépée est naturellement pensive, elle a l'intelligence déductive abstraitement dit à la Faculté, cette intelligence qui lui fait allumer l'interrupteur non pas parce qu'elle nous a vus faire, mais parce qu'après nous avoir vus faire, elle a « imaginé » qu'il valait mieux y voir dans l'escalier, le soir, et que cela était plus confortable.

Pépée a une propension à s'enrouler autour de notre cou. Elle a le sens de l'Amour et de la Famille. Notre famille c'est Sa famille depuis le jour où un chasseur qui ne devait pas être d'autographes ou d'images a descendu la maman de Pépée qui tenait son enfant si fort dans ses bras qu'il fallait bien desserrer l'étreinte par quelque moyen que ce fût... Et l'étreinte fut rompue à force de carabine, au Congo, posé, dans l'amour maternel dévasté, apprendre à ce petit « singe » à travailler quelque part en France, ce quelque part que nous connaissons et où nous l'avons adoptée. Les hommes sont des brigands, ils font des lois pour justifier leurs brigandages... Quand donc sera votée la Loi qui protégera les « Singes » supérieurs ? Je souhaite à mes contemporains un humour tel, un humour-dieu qui me permettrait d'envoyer Pépée à l'école tout comme nous nous permettons aujourd'hui de l'envoyer jouer dans la cour avec les petits du voisin... A la maison nous n'apprenons qu'une seule chose, la plus difficile, et c'est l'Amour. L'Amour ça s'apprend, comme tout. Il y faut un certain don, il y faut aussi la manière... ou les manières, le chic, la noblesse peut-être. Pour moi il y a deux classes d'hommes : ceux qui aiment... et les autres. Quand on aime, on aime tout, sans compter, sans faire de chichis : nous aimons d'abord le mot « amour » et ne l'employons qu'avec justesse... et justice. Quand on entre chez nous, il ne faut pas s'essuyer les pieds, il faut arriver avec le verbe « aimer » à la main, alors on est heureux, alors on donne notre chemise... C'est rare. La plupart des gens s'essuient les pieds sur le paillason... Les chiens ne s'essuient pas les pieds. C'est nous qui le faisons, et ils aiment ça, et ils sont contents, et ils nous aiment. Le verbe « aimer », ils le portent en permanence dans leur queue qui remue à la moindre secousse de tendresse... En voilà qui sont tendres ! Nous les respectons plus encore que les gens les plus respectables... C'est ainsi que va notre philosophie de l'Amitié : nous donnons à qui ne vous compte jamais en retour. Le chien aime avant. Les hommes, après.

Il y a trois chiens à la maison. Depuis que nos trois St Bernard sont morts, la permanence trinitaire, si j'ose dire, est assurée par CLAIRETTE, le pont, en quelque sorte, entre les disparus et les vivants, car CLAIRETTE était déjà de Leur temps fastueux où les gros os de veau étaient nos seules parures domestiques — il y en avait partout — CLAIRETTE qu'on voudrait appeler Blanchette tellement elle est immaculée quand elle sort de chez le coiffeur. Puis il y a GOLAUD, chien allemand que nous avons été acheter en Allemagne, il y a deux ans, quelques jours après le décès d'EGMONT, fils d'ARKEI et de CANAILLE, rappelés par eux peut-être et pour de plus sublimes promenades dans cet autre monde où ce paradis où les hommes ont des muselières. GOLAUD est un grand chien, un Léonberg, beau comme un dieu, sauvage comme un amant... Il a du petit gris sur la poitrine, à s'en faire retourner plus d'une sur son passage... Il se met facilement debout pour nous embrasser, peut-être une nostalgie de la station droite, peut-être aussi une revanche des « Autres », qui ne pouvaient jamais, eux ! Ils étaient gros comme des wagons... les pauvres... La troisième, la dernière arrivée, c'est FOLETTE, une malheureuse que nous avons recueillie il y a deux étés, enchaînée comme un buruf sous le soleil tombant comme une pierre, juste à deux pas de la source d'eau... elle ne pouvait en faire qu'un ! Elle a quatre ans et deux yeux noirs qui lui mangent la figure...

Quand tout dort à la maison sauf nous, les « singes », comme on dit dans le jargon des gens de maison, Madeleine fait le point, toujours le même : « tu m'aimes ? ». C'est vraiment la seule interrogation qu'elle m'ait jamais faite. C'est la seule interrogation à laquelle d'ailleurs je n'ai pas besoin de répondre. Les gens qui s'aiment ne se le disent pas. Ils se le font.

P H O T O S J . - P . S U D R E